ALCOCK (sir Rutherford), diplomate anglais, né à Londres en 1809. Il étudia la médecine, se rendit en 1833 en Portugal, où il devint chirurgien de marine, puis il fut attaché, de 1835 à 1837, en qualité d'inspecteur général des hôpitaux, à la légion étrangère, commandée par sir Lacy Evans. En 1844, M. Alcock entra dans la carrière des consulats et fut envoyé dans l'extrême Orient. Nommé successivement consul à Sang-Haï (1846), à Canton, puis consul général au Japon (1858), il devint, l'année suivante, ministre plénipotentiaire dans ce pays. Il s'y signala par son attitude pleine d'énergie, fut à diverses reprises attaqué par les indigènes (1860, 1861, 1862), échappa aux plus grands périls et sut, grâce à son indomptable fermeté, forcer les Japonais à prendre une attitude moins hostile tant envers lui qu'envers ses nationaux et les autres Européens. Le gouvernement anglais lui envoya la croix de commandeur de l'ordre du Bain en 1863. Il a envoyé et fait publier en Angleterre divers écrits sur ses voyages et son séjour au Japon, notamment : *The capitol of the Tycon, or a narrative of a three year's residence in Japan.*

ALCOLEA, bourg d'Espagne, sur la rive gauche Guadalquivir, à 75 kilom. de Cordoue; 2,000 hab. On y remarque un beau pont en marbre. Les Espagnols y furent battus par le général Dupont en 1808.

ALCOMÉNÉE, surnom d'Ulysse, tiré d'Alcomènes, ville d'Ithaque.

ALCON, fils d'Erechthée et père de l'Argonaute Phalère. ‖ Fils de Mars et l'un des chasseurs de Calydon. ‖ Fils d'Amycus et aussi un des chasseurs de Calydon.

* **ALCOOL** s. m. — **Encycl.** *Classification des alcools.* On sait que l'on désigne aujourd'hui sous le nom générique d'*alcools* une classe de corps qui dérivent des hydrocarbures par la substitution d'un oxhydryle à 1 atome d'hydrogène. Le plus simple des *alcools* est l'*alcool* méthylique

$$CH^4O = CH^3(OH)$$

qui dérive de cette manière du gaz des marais CH^4. M. Kolbe désigne cet *alcool* sous le nom de carbinol et le prend pour type de tous les *alcools*, comme il prend l'ammoniaque AzH^3 pour type des ammoniaques composées. De même qu'en remplaçant 1, ou 2, ou les 3 atomes d'hydrogène de l'ammoniaque par des radicaux d'*alcool* on obtient des amines primaires, secondaires et tertiaires, répondant aux formules générales $AzRH^2$, AzR^2H et AzR^3, de même en substituant 1, 2 ou 3 atomes d'hydrogène à 1, ou aux 2, ou aux 3 atomes qui, dans le carbinol, sont liés au carbone, on obtiendrait des *alcools* primaires, secondaires et tertiaires. Ainsi le composé

$$C\begin{cases}CH^3\\H^2\\OH\end{cases}$$

serait un *alcool* primaire, le corps

$$C\begin{cases}(CH^3)^2\\H\\OH\end{cases}$$

serait un *alcool* secondaire, et le corps

$$C\begin{cases}(CH^3)^3\\OH\end{cases}$$

serait un *alcool* tertiaire. Si nous examinons les réactions que peuvent théoriquement produire les agents d'oxydation sur ces trois classes d'*alcools* (elles se réalisent en pratique), nous reconnaîtrons que cette division répond à la réalité des faits et qu'elle est un de ces cas nombreux où la théorie a été féconde.

Dans l'*alcool* méthylique, on peut par l'oxydation enlever, à l'état d'eau, l'atome d'hydrogène qui tient à l'oxhydryle et l'atome d'hydrogène le plus voisin. L'atome d'oxygène qui préalablement avait une de ses atomicités saturée par l'hydrogène a maintenant un point d'attache libre. Il en est de même du carbone. Ces deux atomicités libres du carbone et de l'oxygène se saturent réciproquement et l'on obtient l'aldéhyde méthylique

$$C\begin{cases}H^2\\O''\end{cases}.$$

Vient-on à oxyder plus fortement, 1 atome d'oxygène s'empare d'un des 2 atomes d'hydrogène restants et forme avec lui de l'oxhydryle, puis, par son second centre d'attraction, s'attache au carbone à la place qu'occupait d'abord l'hydrogène enlevé par lui. On obtient ainsi l'acide formique

$$C\begin{cases}H\\OH.\\O''\end{cases}$$

Comme on peut le voir dans ces réactions, le quatrième atome d'oxygène reste intact. Un *alcool* qui, aux lieu et place de ce quatrième atome d'hydrogène, renfermerait un radical quelconque se comporterait donc comme l'*alcool* méthylique vis-à-vis des oxydants. Comme lui, il donnerait un acide et une aldéhyde. Seulement, cette aldéhyde et cet acide seraient à l'aldéhyde et à l'acide formique ce que le nouvel *alcool* serait au carbinol, c'est-à-dire qu'ils dériveraient de l'aldéhyde et de l'acide formique par la substitution d'un radical alcoolique à 1 atome d'hydrogène. Les formules suivantes montrent ces relations :

$C\begin{cases}H\\H\\H\\OH\end{cases}$	$C\begin{cases}H\\H\\O''\end{cases}$	$C\begin{cases}H\\OH\\O''\end{cases}$
Carbinol.	Aldéhyde formique.	Acide formique.
$C\begin{cases}CH^3\\H\\H\\OH\end{cases}$	$C\begin{cases}CH^3\\H\\O''\end{cases}$	$C\begin{cases}CH^3\\OH\\O''\end{cases}$
Méthyl-carbinol ou *alcool* ordinaire (*alcool* primaire).	Aldéhyde méthyl-formique ou acétique.	Acide méthyl-formique ou acétique.

Les *alcools* primaires jouissent donc des deux réactions principales que le carbinol est susceptible de donner vis-à-vis des agents d'oxydation, et, à ce titre, on peut considérer le carbinol lui-même, le type, comme un *alcool* primaire. On définit alors les *alcools* primaires des corps qui renferment le groupe

$$(CH^2,OH)$$

uni à un radical quelconque. Dans le carbinol, ce radical quelconque est l'hydrogène; dans les *alcools* primaires autres que le carbinol, c'est un radical alcoolique. Le groupe (CH^2OH) prend le nom d'élément alcoolique primaire. C'est lui qui, par l'oxydation, se transforme d'abord en élément aldéhydique

$$(CHO''),$$

puis en élément acide (CO'',OH), le radical auquel il est uni ne prenant aucune part à cette réaction.

Si nous passons des *alcools* primaires aux *alcools* secondaires, nous nous apercevons qu'ici le premier degré d'oxydation est encore possible, mais que le second ne l'est plus. Prenons, par exemple, le diméthyl-carbinol ou *alcool* isopropylique

$$\begin{cases}CH^3\\CH^3\\H\\OH\end{cases}$$

Nous pourrons encore y retrancher H^2 et attacher l'oxygène au carbone par ses deux atomicités. Nous obtiendrons ainsi un corps dont la formule sera

$$C\begin{cases}CH^3\\CH^3.\\O''\end{cases}$$

Ce sera une aldéhyde qui dérivera de l'aldéhyde méthylique par la substitution de deux méthyles à 2H, une aldéhyde secondaire ou, comme on dit, une acétone. Cette acétone, ne renfermant plus d'hydrogène uni au même atome de carbone que son oxygène, ne pourra point échanger contre de l'oxhydryle un hydrogène absent, et, par conséquent, il ne se formera aucun acide par l'oxydation de ce produit, à moins qu'un des méthyles ne s'élimine, auquel cas la molécule sera détruite et l'acide formé renfermera moins de carbone que le corps générateur. La cause qui fait que les *alcools* secondaires ne peuvent pas fournir d'acide est dans ce fait qu'ils renferment un seul hydrogène à côté de l'oxhydryle. Aussi définit-on encore ces corps : des composés qui renferment le groupe

$$\left(C\begin{matrix}H\\OH\end{matrix}\right)$$

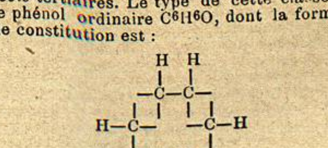
uni à deux autres radicaux hydrocarbonés. Ce groupe est susceptible de se transformer par l'oxydation en élément acétonique CO. Lui-même a reçu le nom d'élément alcoolique secondaire.

Enfin, les *alcools* tertiaires ne renferment qu'un seul atome d'hydrogène uni au carbone du type carbinol. C'est l'hydrogène qui lui est uni par l'intermédiaire de l'oxhydryle. Les trois autres centres d'attraction de cet atome du carbone sont saturés par des radicaux hydrocarbonés, c'est-à-dire par du carbone. Il résulte de ce fait que, si les *alcools* tertiaires peuvent échanger leur hydrogène typique contre des radicaux acides ou alcooliques pour donner des éthers, ils ne peuvent plus donner par oxydation ni aldéhydes, ni acides, ni acétones. Ne renfermant qu'un seul atome d'hydrogène dans le groupe alcoolique, ils ne peuvent pas, en effet, en perdre deux ni en échanger deux contre un d'oxygène. Aussi, par l'oxydation, ces corps se détruisent-ils. Leurs radicaux alcooliques s'éliminent à l'état d'anhydride carbonique et d'eau, et l'on obtient des dérivés qui ont une formule moins compliquée que leurs générateurs. Ce qui caractérise les *alcools* tertiaires, c'est donc l'impossibilité de s'oxyder sans se détruire, sans perdre du carbone. L'élément alcoolique qui les constitue est l'élément alcoolique tertiaire C,OH.

Toutes les fois qu'un élément C,OH a ses trois atomicités libres saturées par du carbone, que celui-ci soit représenté par trois radicaux monoatomiques ou par des radicaux polyatomiques, l'*alcool* est tertiaire. Toutefois, on réserve plus spécialement le nom d'*alcools* tertiaires à ceux de ces composés qui renferment trois radicaux monoatomiques, comme le triméthyl-carbinol

$$C\begin{cases}CH^3\\CH^3\\CH^3.\\OH\end{cases}$$

Mais il existe aussi des corps qui sont des *alcools* tertiaires d'une classe à part et auxquels on réserve le nom de phénols. Dans ces corps, qui ont été étudiés au mot PHÉNOL, chaque atome de carbone est uni à l'un de ses voisins par deux centres d'attraction et à l'autre par un. Il a donc trois de ses atomicités saturées par du carbone. Il est donc clair qu'ils doivent leurs propriétés alcooliques au groupe C,OH qu'ils renferment et que, à ce titre, ils se rangent parmi les *alcools* tertiaires. Le type de cette classe est le phénol ordinaire C^6H^6O, dont la formule de constitution est :



On voit, dans cette formule décomposée, que l'oxhydryle OH est uni à 1 atome de carbone, qui est attaché à du carbone par tous ses autres points d'attache.

Ainsi, les *alcools* primaires sont ceux qui contiennent le groupe CH^2,OH; les *alcools* secondaires, ceux qui renferment le groupe CH,OH, et les *alcools* tertiaires, ceux qui renferment le groupe C,OH. Cela posé, voyons ce que va devenir cette triple division dans les *alcools* d'une atomicité supérieure à 1.

Un glycol ou *alcool* diatomique renferme deux oxhydryles; mais ces deux oxhydryles peuvent chacun appartenir, soit au groupe CH^2OH, soit au groupe CH,OH, ou au groupe C,OH. De là, en combinant ces trois groupes deux à deux dans tous les sens, les diverses classes possibles d'*alcools* diatomiques :

1° *Des glycols entièrement primaires*, où les deux oxhydryles appartiennent tous deux au groupe CH^2,OH.

2° *Des glycols entièrement secondaires*, où les deux oxhydryles appartiennent tous les deux au groupe CH,OH.

3° *Des glycols entièrement tertiaires*, renfermant leurs deux oxhydryles à l'état de groupe C,HO.

4° *Des glycols mi-primaires, mi-secondaires*, renfermant un groupe CH^2,OH et un groupe CH,OH.

5° *Des glycols mi-primaires, mi-tertiaires*, renfermant un groupe CH^2,OH et un groupe C,OH.

6° *Des glycols mi-secondaires, mi-tertiaires*, renfermant un groupe CH,OH et un groupe C,OH.

Avec les *alcools* triatomiques, en opérant de même toutes les combinaisons possibles des groupes CH^2,OH, CH,OH et C,OH, on obtiendrait dix classes distinctes, et le nombre de ces classes irait toujours en augmentant avec l'atomicité de l'*alcool*.

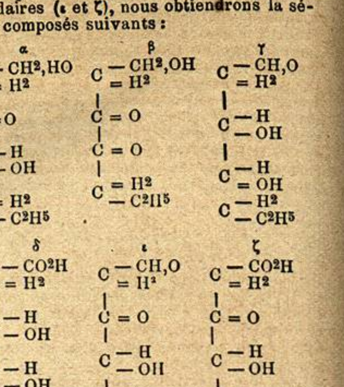
Pour se rendre compte des produits innombrables d'oxydation que fournissent ces *alcools* divers, il faut remarquer que chaque groupe subit l'oxydation pour son propre compte, s'il en est capable, et que l'oxydation peut porter sur chacun d'eux successivement ou sur un seul à la fois. Avec ces données, il sera facile de construire les formules de tous les produits d'oxydation qui dérivent d'un *alcool* donné. Soit, par exemple, un cas compliqué, comme une glycérine hypothétique mi-primaire, mi-secondaire, qui aurait pour formule

$$\begin{array}{l}C{-CH^2OH \atop =H^2}\\ \quad|\\ C{-H \atop -OH}\\ \quad|\\ C{-H \atop -OH}\\ C{=H^2 \atop -C^2H^5}\end{array}$$

Cette glycérine renferme au haut de la chaîne le groupe alcoolique primaire CH^2,OH et au milieu le groupe secondaire CH,OH deux fois répété. Si nous l'oxydons, nous pourrons d'abord porter l'oxydation au plus haut degré possible pour les trois groupes à la fois. Le premier se transformera ainsi en élément acide CO^2H, et les deux autres en deux éléments acétoniques CO. Nous aurons ainsi le composé

$$\begin{array}{l}CO^2H\\ \quad|\\ CO\\ \quad|\\ CO\\ C=H^2\\ \quad-C^2H^5\end{array}$$

qui représentera un corps mixte, aux deux tiers acétone et au tiers acide, corps auquel les Allemands donnent le nom d'acide acétonique. Nous pourrons aussi nous arrêter au premier degré d'oxydation, qui est le degré d'oxydation unique pour les deux éléments alcooliques secondaires. Nous aurons ainsi un composé aux deux tiers acétone, au tiers aldéhyde, répondant à la même formule que l'acide, à cela près que le groupe CO^2,H y est remplacé par le groupe CO,H. Supposons maintenant que nous oxydions seulement l'un des groupes secondaires (α); ou les deux groupes secondaires à la fois (β); ou le groupe primaire seul, soit au premier (γ), soit au deuxième degré d'oxydation (δ); ou le groupe primaire et l'un des deux groupes secondaires (ι et ζ), nous obtiendrons la série de composés suivants :



On voit que le nombre des *alcools* que l'on peut obtenir en combinant de diverses manières les groupes alcooliques primaires, secondaires et tertiaires dans un composé polyatomique est immense, et que plus immense encore est le nombre possible des produits d'oxydation de ces corps complexes. Ajoutons toutefois que, jusqu'à ce jour, les *alcools* polyatomiques secondaires et tertiaires sont mal connus, et que les composés dont nous parlons en ce moment seraient presque complétement hypothétiques, si l'on ne connaissait certains acides qui dérivent manifestement de ces diverses espèces d'*alcools*.

Le groupe alcoolique primaire étant seul susceptible de se transformer en groupe acide CO^2H, tout acide bibasique dérive évidemment d'un *alcool* au moins deux fois primaire; tout acide tribasique, d'un *alcool* au moins trois fois primaire, etc. Or, on a donné le nom d'hydrocarbures normaux saturés aux hydrocarbures dans lesquels chaque atome de carbone échange une atomicité avec chacun de ses voisins et les deux atomicités restantes contre de l'hydrogène, à l'exception des 2 atomes de carbone extrêmes, qui eux n'échangent qu'une atomicité avec le carbone et ont leurs trois autres atomicités saturées par de l'hydrogène. On a des exemples de ces hydrocarbures normaux dans les formules de l'hydrure de butyle et de l'hydrure d'amyle que nous donnons ci-dessous :

$\begin{matrix}H^3 & H^2 & H^2 & H^3\\ C- & C- & C- & C\end{matrix}$	$\begin{matrix}H^3 & H^2 & H^2 & H^2 & H^3\\ C- & C- & C- & C- & C\end{matrix}$
Hydrure de butyle normal.	Hydrure d'amyle normal.

On voit qu'en substituant de l'oxhydryle à l'hydrogène dans ces corps, on obtiendra des groupes alcooliques primaires, susceptibles d'être convertis en groupes acides si la substitution a lieu dans les chaînons extrêmes; qu'elle donnera, au contraire, des groupes alcooliques secondaires susceptibles d'être convertis en éléments acétoniques si elle a lieu dans l'un quelconque des chaînons intermédiaires; enfin que jamais elle ne produira d'éléments alcooliques tertiaires. Il résulte de là qu'avec un hydrocarbure normal on ne pourra jamais obtenir des acides d'une basicité supérieure à deux, et, puisque nous connaissons des acides d'un basicité égale à 3, 4, 6, il est évident que ces acides ont pour carbure fondamental un carbure anomal. On désigne sous ce dernier nom les hydrogènes carbonés dans lesquels un certain nombre (supérieur à deux) d'atomes de carbone sont unis au carbone par une seule atomicité et à l'hydrogène par trois, tandis que d'autres atomes de carbone sont unis au carbone par trois atomicités et à l'hydrogène par une. Ainsi, l'hydrocarbure

$$\begin{matrix}H^3 & \underbrace{CH^3,H} & \underbrace{CH^3,CH^3} & H^3\\ C- & C- & C- & C\end{matrix}$$

(hydrure d'heptyle anomal) appartient à ce groupe de carbures d'hydrogène. De même que les hydrocarbures saturés anormaux sont les seuls qui puissent fournir des acides d'une basicité supérieure à deux, de même aussi ce sont les seuls qui puissent fournir des *alcools* tertiaires. Ainsi, avec l'hydrure d'heptyle anomal, nous pourrons obtenir un acide pentabasique et un *alcool* tertiaire, comme on le voit par les formules ci-dessous :

$$\begin{matrix}O^2H & \underbrace{CO^2H,H} & (CO^2H)^2 & O^2H\\ C- & C- & C- & C\end{matrix}$$

Acide pentabasique.

$$\begin{matrix}H^3 & \underbrace{CH^3,OH} & (CH^3)^2 & H^3\\ C- & C- & C- & C\end{matrix}$$

Alcool heptylique tertiaire.

Maintenant que nous avons suffisamment généralisé les questions qui se rapportent aux *alcools* secondaires et tertiaires, il nous reste à voir comment on prépare ces corps, au moins dans la classe des *alcools* monoatomiques, où seulement ils sont bien connus.

— *Préparation des alcools secondaires et tertiaires.* On a préparé les *alcools* secondaires, jusqu'à ce jour, par deux moyens principaux. L'un de ces moyens consiste à soumettre les acétones à l'action de l'hydrogène naissant, l'autre à préparer les *alcools* en partant des homologues de l'éthylène par l'action successive de l'acide iodhydrique, de l'acétate d'argent et de la potasse. Les *alcools* secondaires de cette dernière classe ont été pris par M. Wurtz pour une classe particulière d'*alcools* auxquels il a donné le nom de pseudo-*alcools*. On a préparé au moyen des acétones l'*alcool* isopropylique

$$C\begin{cases}CH^3\\H\\OH\\CH^3\end{cases};$$

l'*alcool* isoamilique $C^5H^{12}O$ et le benzhydrol $C^{13}H^{12}O$, qui tous trois sont des *alcools* secondaires. Les *alcools* secondaires ont été découverts par M. Friedel. Souvent, pour éviter une longue phrase, on les désigne sous le nom d'*isoalcools*.

Les *alcools* tertiaires actuellement connus sont : le triméthyl-carbinol

$$C\begin{cases}(CH^3)^3\\OH\end{cases},$$

le méthyl-diéthyl-carbinol

$$C\begin{cases}CH^3\\(C^2H^5)^2,\\OH\end{cases}$$

le propyl-diméthyl-carbinol

$$C\begin{cases}C^3H^7\\(CH^3)^2,\\OH\end{cases}$$

le propyl-diéthyl-carbinol

$$C\begin{cases}C^3H^7\\(C^2H^5)^2\\OH\end{cases}$$

et l'éthyl-diméthyl-carbinol

$$C\begin{cases}C^2H^5\\(CH^3)^2.\\OH\end{cases}$$

On obtient ces corps en faisant agir le zinc-méthyle, le zinc-éthyle ou les corps analogues sur les chlorures d'acétyle, de propionyle, de butyryle, etc. Au chlorure d'acétyle on peut facilement substituer l'oxychlorure de carbone.

Les chlorures dérivés des acides monoatomiques résultent de la substitution de Cl à OH dans le groupe acide CO,OH. Ils répondent donc à la formule générale

$$C\begin{cases}R'\\O'',\\Cl\end{cases}$$

R' étant de l'éthyle, du méthyle, etc.

Supposons que sur un corps de cette constitution on fasse agir du zinc-méthyle ou un composé analogue que nous représenterons par la formule générale

$$Zn''\begin{cases}R'\\R'\end{cases}.$$

Le zinc s'emparera de l'oxygène du chlorure acide pour former de l'oxyde de zinc, et les deux radicaux alcooliques unis au métal prendront la place de cet oxygène en donnant l'éther chlorhydrique d'un *alcool* tertiaire, comme l'indique l'équation suivante :

$$C\begin{cases}R'\\O''\\Cl\end{cases} + Zn''\begin{cases}R'\\R'\end{cases} = Zn''O + C\begin{cases}R'\\R'\\R'\\Cl\end{cases}$$

Chlorure acide. — Composé organo-zincique. — Oxyde de zinc. — Ether chlorhydrique d'un *alcool* tertiaire.

L'éther chlorhydrique ainsi formé échange, sous l'influence de l'eau, son chlore contre de l'oxhydryle et fournit l'*alcool* tertiaire cherché :

$$C\begin{cases}R'\\R'\\R'\\Cl\end{cases} + H^2O = HCl + C\begin{cases}R'\\R'\\R'\\OH\end{cases}$$

Ether chlorhydrique d'*alcool* tertiaire. — Eau. — Acide chlorhydrique. — *Alcool* tertiaire.

Nous avons dit que, quand on avait à préparer un *alcool* tertiaire qui exigeait l'emploi du chlorure d'acétyle et du zinc-méthyle, on pouvait substituer à ce dernier l'oxychlorure de carbone. La raison en est que, dans une première phase de la réaction, le chloroxyde de carbone échange un de ses atomes de chlore contre du méthyle et fournit du chlore d'acétyle, qui réagit ensuite comme si l'on avait agi sur lui directement. La transformation du chlorure de carbonyle en chlorure d'acétyle est exprimée par l'équation suivante :

$$2C\begin{cases}Cl\\O\\Cl\end{cases} + Zn''\begin{cases}CH^3\\CH^3\end{cases} = Zn''Cl^2 + C\begin{cases}CH^3\\O\\Cl\end{cases}$$

Chlorure de carbonyle. — Zinc méthyle. — Chlorure de zinc. — Chlorure d'acétyle.

En traitant le chlorure de carbonyle par le zinc-éthyle, le zinc-amyle, etc., les résultats seraient probablement analogues. Ainsi, il y a lieu de supposer qu'avec le zinc-éthyle il se produirait d'abord du chlorure de propionyle et consécutivement du triéthyl-carbinol.

— *Fabrication de l'alcool.* Nous n'avons pas à rappeler ici les avantages multiples que l'industrie a su tirer de l'*alcool* vinique ou hydrate d'éthyle. Contentons-nous d'indiquer sommairement que l'avidité remarquable de l'*alcool* pour l'eau le fait employer avec une grande efficacité pour la conservation des substances organiques, particulièrement des fruits, des préparations anatomiques, des sujets d'histoire naturelle que leur constitution propre ne permet pas d'empailler ou de dessécher; que la propriété possédée par l'*alcool* de dissoudre les résines et les huiles essentielles le fait employer, à l'exclusion de tout autre liquide, dans la préparation des vernis et des parfums, etc. Notons en passant que l'apparence laiteuse que prennent certaines préparations alcooliques (absinthe, vernis, teintures, etc.) lorsqu'on y verse une certaine quantité d'eau provient de ce que l'*alcool*, en s'hydratant, abandonne une partie des résines ou des huiles qu'il avait dissoutes. Les usages multiples de l'*alcool* donnent un grand intérêt à sa fabrication; nous entrerons à ce sujet dans quelques détails.

L'*alcool* vinique étant, dans les cas les plus ordinaires, un produit de la fermentation sucrée, toute substance amylacée susceptible d'être changée en glucose par l'action des acides minéraux ou de la diastase peut donner de l'*alcool*. Toutefois, le problème se complique de nécessités économiques qui réduisent le nombre des substances employées. C'est ainsi que le bois, le papier, le chiffon, chimiquement propres à fournir de l'*alcool*, ont été abandonnés après quelques essais qui n'ont pas donné de résultats avantageux. Les substances aujourd'hui employées sur une grande échelle sont : les céréales, les pommes de terre, les betteraves et les châtaignes. Dans tous les cas, les opérations, variables en quelques points suivant les matières employées, peuvent toujours se classer comme il suit : préparation de la liqueur fermentescible, fermentation, distillation et rectification.

Si l'on opère sur des céréales, froment, seigle, orge, épeautre, maïs ou riz, on devra d'abord les concasser, s'il s'agit de céréales tendres comme les quatre premières, ou les réduire en farine, si l'on travaille sur les céréales dures, comme le maïs et le riz. On additionne ensuite la matière ainsi préparée de 15 à 25 pour 100 d'orge maltée, on la mouille d'eau chauffée à 50° ou 60°, on brasse dans la cuve matière, on laisse reposer une demi-heure, on recommence à brasser en ajoutant graduellement de l'eau bouillante, jusqu'à ce que la masse ait pris une température de 65° à 70°. On laisse alors en repos pendant deux ou trois heures, et c'est dans cet intervalle de temps que se produit l'action de la diastase, c'est-à-dire la transformation de la matière amylacée en glucose. Le moût doit ensuite être refroidi par une addition d'eau aussi froide que possible, ou mieux par le contact de bacs contenant de l'eau froide. Quand le moût est refroidi, il s'est formé au fond de la cuve un dépôt considérable; souvent on décante le liquide, mais il ne paraît pas qu'il y ait aucun danger à supprimer cette opération. Il reste dans le liquide une certaine quantité de dextrine, mais elle sera transformée en glucose pendant la fermentation. C'est le moment de la provoquer en introduisant de la levûre dans le moût. Si la fermentation se ralentit avant le temps, on ajoute encore une certaine quantité de levûre. Cette opération peut être répétée plusieurs fois. Il y a tout avantage à ajouter à la matière, au début de la fermentation, les vinasses fournies par des opérations précédentes.

Si l'on opère sur des tubercules, des pommes de terre particulièrement, il faudra tout d'abord exécuter un lavage énergique de la matière, cuire les tubercules à la vapeur dans des appareils appropriés, les écraser encore bouillants entre des cylindres, et reprendre la suite des opérations que nous avons indiquées pour les céréales. Les châtaignes se traitent absolument de la même manière, mais après avoir été écorcées, afin qu'elles se débarrassent de l'énorme quantité de tanin que contiennent les écorces.

Le traitement direct des sucres et glucoses pour la préparation de l'*alcool*, lorsqu'on possède ces matières, par exemple des sucres avariés, est extrêmement simple. On dissout les sucres ou glucoses dans l'eau ou mieux dans des vinasses, en quantité suffisante pour que la dissolution marque de 8° à 10° Baumé; on ajoute 1/2 pour 100 d'acide sulfurique, puis de 2 1/2 à 3 pour 100 de levûre, et la fermentation se déclare presque aussitôt.

Nous n'entrerons pas ici dans les détails de la distillation et de la rectification des produits de la fermentation (v. DISTILLATION). Pour obtenir la concentration de l'*alcool*, on connaît plusieurs procédés; nous en indiquerons deux. Le premier, recommandable par sa simplicité, consiste à remplir incomplétement du liquide à rectifier une vessie de bœuf, à la fermer très-exactement et à la suspendre dans un lieu chaud, une étuve par exemple. L'eau seule transsude à travers le tissu de la vessie, le titre de l'*alcool* s'élève par conséquent, et l'on peut, par ce procédé, porter l'*alcool* jusqu'à 98°. Pour l'obtenir à 100°, il faut mélanger le liquide avec son poids de chlorure de calcium récemment fondu et concassé, boucher, distiller lentement quand le liquide est devenu clair, ajouter du carbonate de potasse, et enfin soutirer le liquide avec un siphon.

Il nous reste à décrire un procédé de fabrication de l'*alcool* qui n'a pas donné jusqu'ici de résultats économiques, mais qui offre un très-grand intérêt scientifique; nous voulons parler de la synthèse de l'*alcool* au moyen de l'éthylène, imaginée et réalisée par M. Berthelot, qui a ainsi réussi à produire de l'*alcool* avec le gaz d'éclairage. Voici la suite des opérations qu'il a dû faire pour atteindre cet étonnant résultat. Il s'agit, comme on sait, d'ajouter à l'éthylène les deux équivalents d'eau qui lui manquent pour être transformé en *alcool*. Dans ce but, on met une certaine quantité d'éthylène dans un flacon qu'on place sur la cuve à mercure; on y introduit, avec une pipette courbe, une petite quantité d'acide sulfurique monohydraté concentré et de mercure, on bouche très-exactement et l'on secoue vivement pendant trois quarts d'heure. On verse ensuite lentement le liquide dans une cornue contenant une quantité d'eau égale à 8 ou 10 fois le volume de l'acide sulfurique; on fait distiller sur un feu doux, et l'on recueille une certaine quantité d'*alcool* très-étendu, qu'il ne s'agit plus que de concentrer. Ce procédé, très-remarquable, puisqu'il est un des rares cas de synthèse réalisés par la science, est d'autant moins économique que l'éthylène n'est contenu qu'en très-petite proportion dans l'hydrogène bicarboné.

L'extrême facilité de l'*alcool* à absorber l'eau et à dissoudre les résines et les huiles fournit un moyen commode de le dénaturer et donne lieu à une question fiscale assez importante. L'Etat et la ville de Paris perçoivent des droits énormes (266 fr. par hectolitre) sur les *alcools* de consommation; il est donc du plus haut intérêt pour le commerce de déguiser l'entrée de ces *alcools* en les dénaturant d'abord par des mélanges, et les isolant ensuite de nouveau, ce qui se fait en réalité sur une énorme échelle, puisque la consommation de Paris est descendue, dans ces dernières années, sans changement notable dans le chiffre et les habitudes de la population, de 117,000 à 85,219 hectolitres. Il importerait donc à l'administration de trouver un moyen pour connaître la présence de l'*alcool* dans les diverses substances qui le dissimulent; un prix de 50,000 fr. a même été offert à celui qui indiquerait un moyen pratique pour faire cette constatation; mais le prix reste encore à donner.

* **ALCOOLIQUE** adj. — Atteint d'alcoolisme : *Individu* ALCOOLIQUE.

— Substantiv. Personne atteinte d'alcoolisme : *Les* ALCOOLIQUES *sont nombreux en Angleterre.*

ALCOR, nom d'une petite étoile située dans la queue de la Grande Ourse.

* **Alcoran.** — Cet article a reçu de nouveaux et très-importants développements dans le tome V du *Grand Dictionnaire*, au mot CORAN.

ALCOVER, ville d'Espagne, province et à 29 kilom. de Tarragone, sur le versant occidental des montagnes qui bornent le Campo de Tarragone; 2,800 hab.

* **ALCOY**, ville d'Espagne, province et à 39 kilom. d'Alicante, au pied de la sierra de Mariola, au fond d'une gorge où coule le rio de Alcoy, ch.-l. de district; 15,500 hab. Eglise paroissiale de style gréco-romain, promenades, nombreuses fontaines. « Après quatre ou cinq villes de Catalogne, dit M. Germond de Lavigne, c'est assurément la première ville manufacturière du midi de l'Espagne. Le mouvement qui s'y fait frappe vivement l'attention du voyageur : d'immenses quantités de laines teintes de toutes les couleurs étendues dans les rues; un va-et-vient continuel de bêtes de somme portant les laines au foulon ou en revenant; les métiers qui marchent et frappent de tous côtés, dans presque toutes les maisons; une population dont tous les individus sont occupés et parmi laquelle on ne voit ni un mendiant ni un vagabond. Il se fabrique par an à Alcoy 25,000 pièces de drap et de flanelle, 12,000 pièces de couvertures, plus de 200,000 rames de papier, dont 180,000 rames employées en livrets à cigarettes. » Le 22, le 23 et le 24 avril de chaque année, il se célèbre à Alcoy une fête très-curieuse, en commémoration, d'une prétendue apparition de saint Georges, patron de la ville, qui la protégea en 1257 contre une attaque des Maures.

ALCYONE, fille d'Atlas et de Pléione. C'est une des sept Atlantides qui formèrent la constellation des Pléiades. Alcyone fut aimée de Neptune, qui la rendit mère d'une fille, Ethuse, et de deux fils, Hyriéus et Hypérénor. ‖ Surnom de Cléopâtre, femme de Méléagre. ‖ Epouse d'Anthédon et mère de Glaucus.

ALCYONÉE, nom d'un marais anciennement situé près de Corinthe, par lequel Bacchus descendit aux enfers pour en retirer Sémélé. Il s'y faisait tous les ans des sacrifices nocturnes en l'honneur du dieu.

ALCYONIDES, nom patronymique des sept filles du géant Alcyonée qui se précipitèrent dans la mer. Ce sont : Alcippe, Anthé, Astérie, Drimo, Méthone, Pallène, Phthonie.

ALDEBERT ou **ADALBERT**, hérésiarque du VIIIe siècle. Il fut ordonné prêtre et devint évêque. Adversaire résolu de la suprématie de l'évêque de Rome, il tenta en Allemagne une réforme religieuse qui n'est pas sans analogie avec celle de Luther. Il prêchait contre la confession auriculaire, contre les pèlerinages, contre les abus du culte des saints, mais appuyait ses doctrines hardies par d'indignes jongleries. C'est ainsi qu'il montrait une lettre que lui aurait adressée Jésus-Christ, livrait à la vénération des fidèles les rognures de ses ongles et de ses cheveux, finissait par se faire adorer comme dieu. Condamné par les conciles de Soissons et de Rome, il fut jeté en prison, réussit à s'évader et fut, dit-on, assommé par des bergers sur les rives de la Fulde.

Aldegonde (MARNIX DE Sainte-), par M. Edgar Quinet. V. PROVINCES-UNIES (*Fondation de la république des*), au tome XIII du *Grand Dictionnaire*, page 332.

* **ALDÉHYDE** s. f. — **Encycl.** Les *aldéhydes* sont des corps intermédiaires entre les alcools et les acides correspondants; ils contiennent moins d'hydrogène que les premiers, moins d'oxygène que les seconds :

$$C^2H^4O = C^2H^6O - H^2 = C^2H^4O^2 - O$$

Aldéhyde acétique. — Alcool. — Acide acétique.

Les *aldéhydes*, dont la découverte est cependant récente, sont très-abondantes dans la nature; il en existe notamment dans les essences de cumin, de cannelle, de cassia. Elles se produisent aussi dans un grand nombre de réactions chimiques, notamment dans l'oxydation des matières albuminoïdes par le peroxyde de manganèse et l'acide sulfurique, dans la distillation sèche de l'huile de ricin ou de l'acide lactique, par l'action du chlore sur l'alcool vinique hydraté, etc.

Il existe plusieurs modes de préparation des *aldéhydes*, modes variables, du reste, avec la nature du corps que l'on veut préparer. Un des exemples les plus connus est la préparation de l'*aldéhyde* butyrique par la distillation d'un mélange de formiate de chaux et d'acide butyrique :

$$(C^4H^7O^2)^2Ca + (CHO^2)^2Ca = 2C^4HO + 2O^3Ca$$

Aldéhyde butyrique. — Carbonate de chaux.

Ce procédé a cela de remarquable, qu'il est à peu près général et qu'il suffit, pour obtenir une *aldéhyde*, de substituer son acide à l'acide butyrique.

Les propriétés des *aldéhydes* sont nombreuses; il nous suffira de faire connaître les principales. Leur nature même indique que les oxydes doivent les transformer en acides :

$$C^2H^4O + O = C^2H^4O^2$$

Aldéhyde. — Acide acétique.

Pour le cas de l'*aldéhyde* acétique, dont il s'agit ici, cette transformation se produit au seul contact de l'air.

En faisant agir, avec certaines précautions, l'hydrogène naissant sur les *aldéhydes*, on peut reproduire l'alcool dont elles dérivent :

$$C^2H^4O + H^2 = C^2H^6O$$

Aldéhyde. — Alcool.

Les *aldéhydes* possèdent toutes la faculté de se combiner avec les sulfites alcalins et produisent avec eux des composés cristallisables. Les acides et les alcalis mettent les *aldéhydes* en liberté. L'aniline donne avec elles des composés isomères des diamines dérivées des glycols. Enfin, l'action du perchlorure de phosphore sur les *aldéhydes* donne naissance au chlorure d'éthylidène $C^2H^4Cl^2$, isomérique avec le chlorure d'éthylène.

Voici la nomenclature des *aldéhydes* actuellement connues :

Aldéhyde	acétique	C^2H^4O
—	propionique	C^3H^6O
—	butyrique	C^4H^8O
—	pyromucique	$C^5H^4O^2$
—	valérique	$C^5H^{10}O$
—	caproïque	$C^6H^{12}O$
—	anisique	$C^7H^5(CH^3)O^2$
—	benzoïque / salicylique	$C^7H^6O^2$
—	œnanthylique	$C^7H^{14}O$
—	phtalique	$C^8H^6H^2$
—	toluique	C^8H^8O
—	caprylique	$C^8H^{12}O$
—	sycocérylique	$C^{18}H^{28}O$

ALDENHOVEN, bourg de Prusse (province rhénane), à 20 kilom. d'Aix-la-Chapelle, 1,300 hab. En 1793, les Français y battirent les Autrichiens, et ils y furent battus en 1795.

ALDERETE (Diego-Gracian DE), écrivain espagnol du XVIe siècle. Il étudia à Louvain, sous Louis Vivès, et devint secrétaire particulier de Charles-Quint et de Philippe II. On lui doit des traductions espagnoles de Thucydide, de Xénophon, d'Isocrate, de saint Ambroise; des *Arrêts de la cour d'amour* et le récit d'une expédition sur la côte d'Afrique.

ALDERNEY, île de la Manche. V. AURIGNY au tome Ier du *Grand Dictionnaire*.

ALDHELM ou **ADELM** (saint), évêque anglais, né dans le Wiltshire, mort à Dulting en 709. Il était de race royale et il fut élevé en France et en Italie. De retour en Angleterre, il y fonda un monastère dont il fut le premier abbé, fut nommé également le premier évêque de Sherebran et se fit sacrer à Rome par le pape Sergius Ier, dont il eut le courage de désapprouver hautement l'inconduite. Aldhelm, dans un pays de mœurs encore grossières, avait l'esprit très-cultivé. Il connaissait les auteurs anciens, faisait des vers latins, composait des ballades en langue vulgaire, savait jouer de toutes sortes d'instruments. Ce dernier talent était même pour lui un moyen de propagande religieuse. Il faisait de la musique en plein vent, arrêtait ainsi les passants et se mettait ensuite à les prêcher avec beaucoup d'onction. Il poussait si loin l'amour de la privation volontaire, il aimait tant à triompher de la tentation, qu'il faisait coucher à ses côtés une jeune et jolie femme, pour se donner le difficile mérite de vaincre les appétits de la chair. Cette dangereuse épreuve n'est pas un fait unique dans l'histoire ecclésiastique, mais elle n'a pas toujours réussi. Quant à Aldhelm, il sut sans doute en sortir victorieux, puisqu'il a été canonisé. L'Eglise, en effet, honore sa mémoire le 25 mai. Aldhelm avait composé des ouvrages aujourd'hui complétement oubliés. Il avait écrit sur la métaphysique, la morale, l'arithmétique et l'astrologie. Ses traités *De laude virginum, De virginitate, De celebratione paschatis* ont seuls été imprimés (Mayence, 1601).

ALDJAYHÂNY (Ben-Ahmed-Abou-Abd-Allah-Mohammed), géographe arabe, né à Djayhan, dans le Khoraçan, mort vers le milieu du Xe siècle. Il entra dans l'administration et devint gouverneur de province (913). Il aimait beaucoup la géographie, et, pour se procurer des renseignements sur les pays qu'il voulait connaître, il appelait auprès de lui tous les étrangers arrivés dans sa province et les interrogeait sur ce qu'ils avaient vu. Il mettait, du reste, assez de critique dans la comparaison de ces récits souvent contradictoires. C'est ainsi qu'il parvint à rédiger son *Livre des voies pour connaître les royaumes*, qui contient une description détaillée et presque exacte de l'Afghanistan, de la vallée de l'Indus et de l'Indoustan. Il a soin d'indiquer avec précision les ressources de ces pays, car, en musulman zélé, il écrit surtout en vue de la conquête des pays bouddhistes par les sectateurs du Coran.

AL-DJÉZIREH, nom donné par les Turcs à la MÉSOPOTAMIE. V. ce mot, au *Grand Dictionnaire*, tome XI.

ALDOL s. m. (al-dol — rad. *aldéhyde*). Produit de condensation de l'aldéhyde, qu'on appelle aussi ALDÉHYDE-ALCOOL.

ALDRED ou **EALRED**, prélat anglais né dans les premières années du XIe siècle, mort en 1069. Il fut nommé évêque de Worcester en 1046. Edouard le Confesseur le chargea d'une mission importante auprès de l'empereur Henri II, et il obtint en 1060 l'archevêché d'York, tout en conservant l'évêché de Worcester en commende. Après la mort d'Edouard, il se déclara pour Harold; mais, après la fameuse journée d'Hastings, il ne fit aucune difficulté pour couronner Guillaume le Conquérant, lorsque l'archevêque de Canterbury eut refusé de prêter son ministère pour cette cérémonie.

ALDREWALD, moine de l'abbaye de Fleury, né vers 818, mort en 890. Il s'est fait connaître comme historien religieux en publiant une *Histoire des miracles opérés par saint Benoît depuis qu'il avait été transféré du Mont-Cassin à l'abbaye de Fleury*, et une *Vie de saint Aygulphe, abbé de Lérins et martyr*, que Mabillon a reproduite dans ses *Acta sanctorum ordinis sancti Benedicti*.

ALDRIC (saint), prélat français, d'origine allemande, mort en 856. Après avoir été chapelain et confesseur de Charlemagne, il fut nommé évêque du Mans. Il assista aux conciles de Paris et de Tours, en 846 et 849. Il avait composé un recueil de canons, connu sous le nom de *Capitulaires d'Aldric*, mais qui est perdu. On lui a attribué l'introduction des orgues dans les églises, mais l'usage de cet instrument est plus ancien.

ALDRICH (Henri), théologien et musicien anglais, né à Westminster en 1647, mort à Oxford en 1710. Il fut professeur au collége d'Oxford, chanoine de l'église du Christ et docteur en théologie. Il était en même temps musicien et architecte; il fournit le plan de l'église de Tous-les-Saints et composa plusieurs morceaux de musique religieuse. On lui doit, entre autres publications : *Artis logicæ compendium*, des *Eléments d'architecture*, deux traités sur l'*Adoration de Jésus-Christ dans l'Eucharistie*.

ALDRIDGE (Ira), acteur nègre, né dans le Sénégal vers 1805, mort en Pologne en 1867. Il était fils d'un nègre qu'un missionnaire protestant conduisit aux Etats-Unis, convertit au christianisme et qui, par la suite, remplit les fonctions de pasteur au milieu des nègres esclaves. Elevé par son père, Ira commença l'étude de la théologie; mais bientôt il se prit de passion pour le théâtre et, ayant obtenu de jouer un rôle dans une troupe d'amateurs à New-York, il y obtint un succès éclatant. A la suite de scènes tumultueuses qui suivirent les représentations dans lesquelles paraissait le jeune nègre, la police empêcha de les continuer. Ira Aldridge, ne pouvant plus jouer, voulut voir jouer les autres, et, dans ce but, il se fit admettre comme employé subalterne dans un théâtre. Il avait environ vingt-huit ans lorsque son père, qui n'avait pas renoncé à l'espoir de faire de lui un pasteur, l'envoya en Angleterre pour y continuer ses études de théologie; mais, arrivé à Londres, le goût du théâtre se réveilla en lui avec une nouvelle fougue. Il se mit à apprendre des rôles, ne se rebuta par aucun obstacle et finit par obtenir de paraître sur le théâtre de Covent-Garden dans le rôle d'Othello. Véritable incarnation du More de Venise, Aldridge obtint un succès éclatant et ne fut pas moins bien accueilli en interprétant les rôles du vieux roi Macbeth et du juif Shylock. Après avoir joué à Londres, il donna des représentations dans les principales villes de l'Angleterre, puis dans celles du continent, à Bruxelles (1852), à Cologne, à Berlin, à Pesth, à Vienne (1853), à Saint-Pétersbourg, etc. En 1866, il se rendit en France, mais ne parut sur aucun théâtre de Paris; il se borna à donner quelques représentations à Versailles, où il joua avec des acteurs français pendant qu'il déclamait ses rôles en anglais. Théophile Gautier, qui l'entendit à Saint-Pétersbourg, a dit en parlant de lui : « Nous nous attendions à une manière désordonnée, énergique, fougueuse, un peu barbare et sauvage dans le genre de Kean; mais le grand tragédien nègre, sans doute pour paraître aussi civilisé qu'un blanc, a un jeu sage, classique, majestueux, rappelant beaucoup celui de Macready. Toutefois, il produisait un effet immense et soulevait d'interminables applaudissements. » Cet acteur était bon, généreux, et l'on cite de lui des traits qui lui font le plus grand honneur.

ALDRINGER (Jean), feld-maréchal autrichien, mort en 1634. Après avoir été quelque temps domestique, car il appartenait à une famille très-pauvre du Luxembourg, il s'engagea à Inspruck dans un régiment d'impériaux. Il se fit bientôt remarquer par sa bravoure et par ses talents, et passa par tous les grades jusqu'au plus élevé. Il remplit les fonctions de commissaire général auprès de l'armée de Wallenstein et prit part aux négociations de Lubeck. Dans les guerres d'Italie, il prit Mantoue en 1629. Deux ans plus tard, il fut envoyé en Bavière et prit d'assaut les villes de Landsberg et Gunzbourg; mais il ne put prendre Landshut et il se noya dans l'Isar.

ALDROPHE (Alfred), architecte, né à Paris en 1834. Elève de Bellangé et de l'Ecole nationale de dessin de Paris, il se fit remarquer de bonne heure par sa vive intelligence et fut attaché aux travaux d'architecture du chemin de fer de l'Est. En 1855, M. Aldrophe fut chargé du service de l'aménagement et de l'installation de l'Exposition universelle de Paris, sous la direction de M. Le Play. Cette même année, il devint sous-inspecteur aux bâtiments annexes de l'Hôtel de ville de Paris, et, en 1857, il fut attaché en qualité d'expert au tribunal civil de la Seine. Nommé architecte inspecteur, M. Aldrophe fut chargé de la construction d'une des cinq grandes divisions des nouvelles barrières et entrées de la capitale, sous la direction supérieure de M. Jay. En 1860, le service des travaux d'architecture de Paris ayant été réorganisé, il devint inspecteur de 1re classe. Les services qu'il avait rendus lors de l'Exposition universelle de 1855 lui valurent d'être nommé, en 1862, architecte de la commission française près l'Exposition universelle de Londres et membre du jury. A la suite de cette Exposition, il reçut la croix de la Légion d'honneur (1863). Vers cette époque, l'administration municipale le chargea d'étudier les projets de deux temples israélites qu'elle avait décidé de construire à Paris. Lors de l'Exposition universelle de 1867, M. Aldrophe fut nommé architecte de la commission impériale, membre du jury d'admission, membre du jury international des récompenses et président du jury d'une des sections de l'Exposition. Il dirigea alors les travaux d'installation dans l'enceinte du palais du Champ-de-Mars. Ce fut également lui qui aménagea et décora le palais de l'Industrie aux Champs-Elysées pour la distribution des récompenses. Les nouvelles preuves de haute capacité qu'il donna dans ces circonstances lui valurent la croix d'officier de la Légion d'honneur (1867), ainsi que plusieurs décorations étrangères. En 1871, M. Aldrophe est devenu architecte du XIe arrondissement de Paris. On doit à cet habile architecte plusieurs monuments et un grand nombre d'hôtels particuliers. Nous nous bornerons à citer : le temple consistorial israélite de la rue de la Victoire, édifice construit dans le style romano-byzantin et qui fait le plus grand honneur au goût de M. Aldrophe; la Maison de refuge pour les vieillards et l'Orphelinat fondés par MM. de Rothschild; l'hôtel de M. Thiers, reconstruit en 1871, sur la place Saint-Georges; le magnifique hôtel de M. Gustave de Rothschild, avenue de Marigny, etc.

ALDUABIS ou **ALDUADUBIS**, nom latin du DOUBS, rivière de France.

ALÉA, ancienne ville d'Arcadie, où il y avait trois temples célèbres, consacrés à Minerve Aléa, à Bacchus et à Diane. Pausanias rapporte que, le jour des fêtes de Bacchus, les femmes étaient fouettées dans l'intérieur du temple.

ALÉA, surnom de Junon, adorée à Sicyone. Adraste, roi d'Argos, forcé de fuir sa patrie, se réfugia auprès de son grand-père Polybe, roi de Sicyone, où il fonda les jeux Pythiens et éleva un temple à Junon Aléa (gr. *alein*, fuir). ‖ Surnom de Diane, adorée dans la ville d'Aléa, en Arcadie. ‖ Surnom de Minerve. V. ALÉA, au *Grand Dictionnaire* (tome Ier).

ALEC ou **HALEC** s. m. (a-lèk — mot latin). Mets composé de foies de rougets mêlés à des substances aromatiques. Les Romains trouvaient ce mets délicieux.

ALECTOR, fils d'Anaxagore, roi d'Argos, et père d'Iphis et de Capanée. ‖ Fils de Magnès, qui donna son nom à la Magnésie, et de Naïs. ‖ Père de l'Argonaute Léitus. ‖ Héros argien, qui assista au siége de Thèbes. ‖ Fils d'Epéus, roi d'Elide. ‖ Prince de Sparte, dont la fille épousa Mégapenthès, fils de Ménélas.

ALÉEN, ENNE adj. (a-lé-ain, è-ne). Géogr. anc. Habitant d'Aléa; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Les* ALÉENS. *La population* ALÉENNE.

ALEGAMBE (Philippe), jésuite et écrivain religieux, né à Bruxelles en 1592, mort à Rome en 1651. Il enseigna la philosophie au collége de Gratz, puis fut chargé de faire l'éducation du fils du prince d'Eggenberg, avec lequel il visita la France, l'Italie et l'Espagne. Il alla ensuite à Rome, où il fut nommé supérieur de la maison des jésuites et secrétaire du général de l'ordre. Il travailla longtemps à la continuation de l'important ouvrage connu sous le titre de *Bibliotheca scriptorum Societatis Jesu*. Parmi les ouvrages publiés sous son nom, nous citerons : la *Vie de Cardan* (Rome, 1640); *Mortes illustres et gesta eorum qui in odium fidei ab hæreticis vel aliis occisi sunt* (Rome, 1657, in-fol.); *Heroes et victimæ charitatis Societatis Jesu* (Rome, 1658, in-4o).

ALÉIEN (champ), plaine de Lycie où Bellérophon, qui voulait s'élever au delà des astres, avec l'aide du cheval Pégase, fut précipité par Jupiter, et où il erra longtemps, boiteux de sa chute et aveuglé par le feu du ciel.

ALEMAGNAC (Giusto D'), peintre allemand suivant quelques-uns, italien suivant d'autres, et qui vivait au XVe siècle. On lui doit une fresque qui décore un des murs du couvent de Santa-Maria-di-Castello, à Gênes, et qui représente l'*Annonciation*. Les moines de ce couvent ont fait couvrir ladite fresque d'une glace épaisse qui la protége contre les intempéries de l'air.

ALEMAND (Louis-Augustin), avocat et médecin, né à Grenoble en 1653, mort vers 1728. Il avait été élevé dans la religion protestante, mais il abjura en 1676. Après avoir exercé avec succès la profession d'avocat à Grenoble, il quitta cette carrière et se fit recevoir médecin à la Faculté d'Aix; mais il retourna à Grenoble plus tard et reprit sa première profession. Cependant, soit en plaidant, soit en soignant les malades, il trouvait le temps d'écrire des livres de grammaire et d'histoire. On lui doit : *Nouvelles observations* ou *Guerre civile des Français sur la langue* (Paris, 1688, in-12); *Nouvelles remarques de M. de Vaugelas sur la langue française, ouvrage posthume, avec des observations de M..., avocat au parlement* (Paris, 1690, in-12); *Histoire monastique de l'Irlande* (Paris, 1690, in-12); *Journal historique* (Paris, 1694, in-8o).

ALEMANNI ou **ALEMANNO** (Antonio), poëte florentin de la fin du XVe siècle et du commencement du XVIe. Plusieurs de ses pièces, en style burlesque, ont été imprimées avec celles de Burchiello et dans divers recueils, tels que le *Parnasso italiano*. Alemanni a aussi composé une comédie intitulée : *Commedia laquale tratta della conversione di santa Maria Magdalena* (1521).

ALEMANNI ou **ALAMANNI** (Jean-Baptiste), prélat d'origine italienne, né à Florence en 1519, mort en 1581. Venu en France avec son père, il fut nommé aumônier de Catherine de Médicis. Le roi François Ier, dont il sut gagner la faveur, le nomma bientôt son conseiller privé et lui donna l'abbaye de Belleville. En 1555, Alemanni obtint l'évêché de Bazas, qu'il échangea, trois ans plus tard, contre celui de Mâcon. On lui doit la publication d'un poëme italien composé par son père et qui a pour titre : *La Avarchide* (Florence, 1570).

ALEMANNI (Nicolo), antiquaire italien, né à Ancône en 1583, mort à Rome en 1626. Il vint à Rome en 1592, où il fut élevé au collége des jeunes Grecs, puis entra dans les ordres et enseigna la rhétorique et la langue grecque. Il devint, grâce à la protection d'un de ses anciens élèves, secrétaire du cardinal Borghèse, qui ne le garda près de lui que peu de temps et lui fit obtenir, en 1614, une place à la bibliothèque du Vatican. On a de cet érudit le neuvième livre des *Histoires* de Procope, avec notes (Lyon, 1623, 1 vol. in fol.); *Description de Saint-Jean-de-Latran*, ouvrage qui a été publié dans le *Thesaurus antiquitatum latinarum Italiæ*.

ALEMANS, peintre en miniature, qui vivait à Bruxelles dans la première moitié du XVIIIe siècle. Après avoir visité Rome et Florence, il séjourna longtemps à la cour de l'électeur de Bavière, qui était alors gouverneur des Pays-Bas. Ses portraits étaient fort recherchés, et il les faisait payer très-cher.

ALÉMON, un des géants, selon Hygin. ‖ Père de Mycélus, le fondateur de Crotone.

ALENAS s. m. (a-le-nâ). Epée fine et tranchante, un peu plus longue qu'une dague.

* **ALENÇON**, ville de France (Orne), ch.-l. du départ., dans une plaine vaste et fertile, entourée de forêts; pop. aggl., 13,434 hab. — pop. tot., 16,037 hab. Flanquée de cinq faubourgs bâtis sur les diverses routes qui la traversent, Alençon est une ville propre, mais triste et inanimée. Outre l'église Notre-Dame, monument historique que nous avons mentionné au *Grand Dictionnaire* (t. Ier) à l'article ALENÇON, citons encore : l'église Saint-Léonard, édifiée de 1489 à 1505; l'église de Montsort, récemment reconstruite; l'hôtel de ville, bâti en 1783 sur l'emplacement de l'ancien château; l'hôtel de la Préfecture, l'ancienne Intendance, d'un aspect imposant, mais froid. Commerce de chevaux.

— *Histoire.* Alençon fut d'abord la capitale des Aulerques, peuple de l'Armorique. Lorsque les Romains eurent conquis la Gaule, cette ville fut comprise dans la IIe Lyonnaise. Plus tard elle fit partie d'une confédération formée dans le but de se défendre contre les invasions des barbares, puis elle passa sous la domination des Francs et fut comprise dans le royaume de Neustrie jusqu'à l'invasion des Normands en 923. Henri II, roi d'Angleterre, s'en empara en 1136. Après la mort de ce roi, Alençon eut des comtes particuliers, qui reconnaissaient pour souverain tantôt le roi de France, tantôt celui d'Angleterre. En 1525, le duché d'Alençon fut définitivement réuni à la couronne de France. La ville eut beaucoup à souffrir des guerres de religion. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, d'horribles cruautés y furent commises. En 1793, le général Marceau en chassa les Vendéens, qui s'en étaient rendus maîtres. Dans la funeste guerre de 1870-1871, les Prussiens s'emparèrent d'Alençon le 16 janvier 1871, après deux jours de combats soutenus par le général Lipowski, qui avait sous ses ordres 2,000 francs-tireurs et 4,000 mobilisés de la Mayenne et de l'Orne.

Alençon est la patrie de Thomas Cormia, jurisconsulte et historien; du girondin Valazé; de Hébert, procureur de la Commune et rédacteur du *Père-Duchêne;* du médecin Desgenettes, etc.

ALÉNUS, frère naturel de Diomède. Il fut choisi pour arbitre dans le différend qui s'éleva entre le héros et Daunus, roi des Messapiens.

ALÉON, un des Dioscures, frère de Mélampe et d'Emolpe. Quelques savants veulent qu'on lise Alcon.

ALEOTTI (Jean-Baptiste), ingénieur italien, né en 1546, mort en 1636. Il apprit seul toutes les sciences nécessaires pour former un habile architecte, car il débuta dans la vie comme apprenti maçon. Il travailla d'abord pour Alphonse II, duc de Ferrare, puis le pape Clément VII le chargea de construire la citadelle de Ferrare, et le prince Ranuccio lui confia l'érection du grand théâtre de Parme. Aleotti a de plus fourni les dessins de divers monuments à Mantoue, à Modène, à Padoue et à Venise.

Alerte (L'), comédie en un acte, en vers libres, de M. Max Legros (théâtre de l'Odéon, octobre 1876). L'auteur est un débutant dont cette petite pièce est le coup d'essai. Ce n'est d'ailleurs qu'une bluette dont l'intrigue est peu de chose. Il s'agit d'un mari qui a donné pour prétexte à quelque fredaine extraconjugale le désir d'assister à une première représentation à l'Opéra. Madame attend son retour, sans méfiance; mais une de ses amies vient lui faire visite et lui apprend que ce soir il y a relâche à l'Opéra; grande colère de la dame. Monsieur vient enfin et s'étend avec complaisance sur la magnifique représentation qu'il vient de voir; il la raconte par le menu, il fredonne même les principaux airs. C'est un peu trop fort; madame éclate; elle va lui reprocher sa félonie, lorsqu'une sérénade se fait entendre : ce sont les musiciens de l'Opéra qui viennent sous les fenêtres du compositeur, auteur de l'opéra en question et voisin du couple qui se chamaille, jouer les principaux morceaux de la pièce. Il y a bien eu première représentation à l'Opéra; l'amie se trompait; c'est la veille qu'on avait fait relâche. En réalité, monsieur n'y a pas assisté; il a passé sa soirée chez une haute et puissante dame à laquelle il est allé présenter ses hommages; mais du moment que la représentation a eu lieu, l'honneur est sauf, et il en est quitte pour la peur, car il n'avait pas même pris la peine de s'assurer si l'on avait joué la pièce. Cette saynète ne manque pas d'esprit; elle a seulement le tort d'être en vers, et surtout en vers libres, forme aujourd'hui surannée.

ALÈS (Alexandre D'), en latin **Alesius**, théologien protestant, né à Edimbourg en 1500, mort en 1565. Il écrivit d'abord contre Luther; mais ayant voulu convertir au catholicisme un seigneur luthérien, il reconnut lui-même les points faibles de la doctrine qu'il voulait imposer et il fut forcé de se retirer en Allemagne, où il adopta les principes de la Réforme. On lui doit des *Commentaires sur saint Jean, Sur les psaumes, Sur l'épître aux Romains*, etc.

ALÉSA, ancienne ville de Sicile, sur la côte septentrionale de l'île. La tradition rapporte que, dans le voisinage de cette ville, il y avait une fontaine merveilleuse, dont les eaux s'élevaient en bouillonnant quand on jouait de la flûte sur ses bords.

ALESIES, ancien village de Laconie, ainsi nommé, au rapport de Pausanias, parce que c'est dans cet endroit que Mylès, fils de Lelex, découvrit une meule et apprit aux hommes à s'en servir (gr. *alein*, moudre).

* **ALÉSOIR** s. m. — Encycl. Indust. Les *alésoirs* horizontaux ne sont guère employés que pour l'alésage des petites pièces. Quand on doit aléser de grands cylindres, dont l'épaisseur est nécessairement très-faible relativement au diamètre, le poids seul d'un *alésoir* horizontal suffirait pour déformer la pièce, et les copeaux enlevés par l'*alésoir* ne tardent pas à remplir le cylindre. Ces inconvénients ne se présentent pas avec l'*alésoir* vertical, qui est alors presque uniquement employé.

Quand les trous à aléser ne dépassent pas 0m,015 à 0m,020 de diamètre et 0m,010 à 0m,015 de profondeur, on se sert d'*alésoirs* pleins en acier que l'on fait tourner à la main, soit au moyen d'un vilebrequin, soit au moyen d'un tourne-à-gauche. Les *alésoirs* se trempent au rouge cerise; on les fait ensuite revenir plus ou moins, suivant la nature de l'acier employé et la matière sur laquelle ils sont destinés à agir. Quand les trous prennent de plus grandes dimensions, on fait passer dans ces trous un arbre sur lequel on fixe solidement un ou plusieurs outils, qui n'attaquent la matière que sur une étendue peu considérable. On imprime à l'arbre un mouvement circulaire plus ou moins rapide, et on lui donne en même temps un mouvement très-lent dans le sens de sa longueur. Si l'arbre est bien guidé dans ses coussinets et s'il n'éprouve pas de vibrations, on obtient un alésage aussi parfait que possible. Dans quelques grands *alésoirs* verticaux, une vis placée dans l'intérieur de l'arbre sert à faire descendre le porte-outil à mesure que les parties du cylindre sont suffisamment travaillées; cette vis intérieure est quelquefois remplacée par deux vis placées de chaque côté.

Alessandro Stradella, opéra en trois actes, musique de M. de Flotow; représenté d'abord en langue allemande à Hambourg en 1844, et en italien à Paris le 19 février 1863. La partition est une des plus distinguées de l'auteur de *Martha*. L'ouvrage a été chanté par Naudin, Zucchini, Delle Sedie et Mlle Battu. Cet opéra a aussi été représenté avec succès au Théâtre-Royal de Munich, le 29 septembre 1845.

ALESTAKHRI (Abou-Ishac), géographe arabe, qui vivait dans le Xe siècle et qui est aussi connu sous le nom d'**Alfaressi**. Après avoir voyagé dans les diverses provinces où dominait la religion de Mahomet, il composa un traité intitulé : le *Livre des climats*, où il a décrit tous les pays qu'il avait visités, en commençant par l'Arabie. Chaque contrée donne matière à un chapitre particulier, accompagné d'une carte coloriée. L'ouvrage, sans être parfait, surpassait dans son ensemble tous ceux du même genre qui avaient paru jusqu'alors.

ALÉTÈS, fils d'Egisthe, l'usurpateur du trône de Mycènes. ‖ Un des compagnons d'Enée en Italie. ‖ Fils d'Icarius et de Péribée et l'un des frères de Pénélope.

ALETSCHHORN (pic d'). C'est le plus haut pic des Alpes Bernoises; il a 4,198 mètres d'altitude et il a été gravi pour la première fois en 1859 par M. F.-F. Tuckett. Du sommet, on découvre toutes les montagnes de l'Oberland bernois, la grande plaine de la Suisse limitée par le Jura, le groupe du Bernina, les montagnes des Grisons et du Tyrol, le mont Rose, le massif du mont Blanc. Au premier plan, on aperçoit à ses pieds les glaciers d'Aletsch, dont celui qui occupe le flanc oriental du massif est un des plus vastes de toute la Suisse.

ALETUM (*vicus Aletensis*), ancienne ville de la Gaule, dans l'Armorique, au N.-O. des *Rhedones*. Les Romains y avaient construit une forteresse, dont les ruines se voient encore près du bourg de Saint-Servan, à 4 kilom. de Saint-Malo. L'emplacement où s'élevait cette ville porte en Bretagne le nom de Guich-Aleth.

ALEWI (Alkasim-ben-Mohamed), astronome arabe du VIIIe siècle. On lui doit des tables astronomiques, désignées sous le nom de *Nazm-al-Ikd*, où l'on trouve des calculs sur la précession et la retardation des corps célestes.

ALEXANDER (sir James-Edouard), officier et voyageur anglais, né en 1803. Tout jeune, il servit dans les Indes, puis il prit part aux guerres de Birmanie (1825), de Turquie (1829), de Portugal (1834) et fit ensuite un voyage de découverte dans l'intérieur de l'Afrique. Envoyé au Cap de Bonne-Espérance, il y devint aide de camp du gouverneur, Benjamin d'Urban, épousa en 1837 la fille d'un inspecteur général du Cap et fut attaché en 1849 à l'état-major du général Rowan, commandant en chef des troupes anglaises du Canada. Pendant son long séjour dans l'Amérique du Nord, M. Alexander explora les forêts du Nouveau-Brunswick. Il était colonel lorsqu'il fut envoyé, à la tête du 14e régiment d'infanterie, en Crimée (1854), et il prit une part active au siége de Sébastopol. Depuis lors, il est parti dans la Nouvelle-Zélande, où il fut chargé en 1862 de combattre les Maoris, population indigène qui s'était soulevée contre les Anglais. On lui doit plusieurs ouvrages : *Voyage de l'Inde en Angleterre* (Londres, 1827); *Voyages à travers la Russie et la Crimée* (Londres, 1830); *Esquisses transatlantiques* (Philadelphie, 1833, 2 vol. in-8o); *Esquisses sur le Portugal* (Londres, 1835, in-8o); *Expédition de découverte dans l'intérieur de l'Afrique* (Londres, 1838, 2 vol. in-8o); *Episodes de la vie d'un soldat* (Londres, 1857, 2 vol. in-8o); *Incidents de la dernière guerre contre les Maoris* (Londres, 1863), etc.

ALEXANDERSBAD, ville de Bavière, au pied des monts Kœsseine. Une source d'eau minérale y fut découverte en 1731, et le margrave Alexandre y fonda, en 1782, un établissement de bains devenu célèbre.

ALEXANDRA, planète télescopique découverte par M. Goldschmidt.

ALEXANDRE, fils de Priam. V. PÂRIS.

* **ALEXANDRE II**, empereur de Russie. — Après avoir fait étouffer dans des flots de sang l'insurrection polonaise (1862-1863), le czar parut, pendant quelque temps, vouloir adopter envers ce malheureux pays une politique moins rigoureuse. En 1864, il autorisa les Polonais qui s'étaient réfugiés à l'étranger, et qui n'étaient pas frappés de la peine capitale, à rentrer dans leur patrie, supprima les châtiments corporels, permit l'usage de la langue nationale, etc.; mais l'année suivante, renonçant à l'espoir de voir les Polonais se soumettre docilement au joug de la Russie, il commença à adopter un nouveau système, consistant à faire passer peu à peu la possession du sol entre les mains des Russes. C'est ainsi que, d'une part, il défendit aux Polonais d'acquérir dans leur pays des fiefs seigneuriaux et que, de l'autre, il fit vendre à des Russes les biens qui avaient été séquestrés (1865), et, pour engager ces derniers à s'établir en Pologne, il conféra la noblesse à tout bourgeois russe qui y achèterait un de ces biens (1866). Toujours dans le même but, il ordonna que la langue officielle serait la langue russe. Cette même année 1866, il fit comprimer une nouvelle révolte qui avait éclaté en Sibérie, et à la tête de laquelle se trouvaient les Polonais déportés. Le 16 avril, un nommé Dimitri Kora-Kosow tira sur l'empereur un coup de pistolet; mais il le manqua, grâce à un paysan, nommé Komissarow, qui détourna à temps le bras du meurtrier. Lors de la guerre qui eut lieu à la même époque entre l'Autriche et la Prusse et qui se termina par la bataille de Sadowa, l'empereur Alexandre conserva la neutralité, comme il l'avait fait en 1859, pendant la guerre entre l'Autriche, la France et l'Italie. Toutefois, il prit l'attitude d'une neutralité armée et se servit d'une partie des armements qu'il avait faits pour envoyer une expédition dans le Turkestan, contre l'émir de Boukhara, qu'il parvint à réduire deux ans plus tard.

Au commencement de 1867, l'empereur de Russie céda aux Etats-Unis l'Amérique russe moyennant 35 millions. Au mois de février, il supprima le conseil d'Etat de Pologne et chargea le ministre de l'instruction publique de Saint-Pétersbourg d'avoir la haute main sur l'instruction dans ce pays. Peu après, il se rendit à Paris pour visiter l'Exposition universelle. Dans une visite qu'il fit au Palais de justice, il fut accueilli par des cris de « Vive la Pologne! » Le 9 juin 1867, il traversait en voiture le bois de Boulogne avec Napoléon III, lorsqu'un jeune Polonais, Berezowski, tira sur lui un coup de pistolet sans l'atteindre. Cette même année, il fit recueillir par une flotte russe les insurgés crétois qui, poursuivis par Omer-Pacha, s'étaient réfugiés dans les cavernes de la côte, et les fit conduire en Grèce (juillet). Quelques mois auparavant, en avril, il avait publié un ukase par lequel il ordonnait d'élever dans la religion grecque-russe les enfants issus d'un mariage russe. En outre, il supprima le diocèse catholique de Kamiesch et interdit aux évêques catholiques russes de communiquer avec le pape.

Alexandre II, qui, en 1864, avait pris l'initiative des conférences de Genève, ayant pour objet d'amener une convention internationale relative aux secours à donner aux blessés en temps de guerre, prit en 1868 l'initiative de nouvelles conférences diplomatiques, dont le but était d'obtenir l'interdiction des balles explosibles dans les guerres européennes. Au mois d'avril 1868, il supprima par un ukase le royaume de Pologne, qu'il divisa en provinces incorporées à l'empire, puis il interdit aux Polonais et aux Polonaises de porter certaines parties de leur costume national. En 1869, le czar s'occupa d'une façon toute particulière de mettre en état les places fortes frontières de l'ouest et du sud. Il eut à comprimer les troubles qui éclatèrent à l'université de Saint-Pétersbourg, poursuivit son œuvre de russification des catholiques et des juifs et ordonna, au printemps de 1869, de faire refouler dans l'intérieur de l'empire tous les juifs qui s'étaient fixés le long du Pruth jusqu'à 50 kilom. de distance. A la même époque, il fit de louables efforts pour propager l'instruction primaire. Le 29 mai 1869, il sanctionna un arrêté du conseil de l'empire, ayant pour objet de répandre l'instruction primaire parmi les classes agricoles dans les trente-trois gouvernements auxquels avait été appliqué le règlement du 1er janvier 1864 sur les institutions provinciales. En même temps, il s'occupa activement de donner à l'armée un nouvel armement et d'accroître ses forces navales. Au mois de novembre, il fit un brillant accueil au général Fleury, nommé ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg, ce qui fit croire aux gens prompts à s'illusionner à une alliance franco-russe contre la Prusse, dont les agrandissements considérables, par suite de la guerre de 1866, commençaient à prendre un caractère menaçant; mais quelques jours plus tard, le 8 décembre, à l'occasion de l'anniversaire de la fondation de l'ordre de Saint-Georges, le czar fit une manifestation éclatante en faveur du roi de Prusse, son oncle. Ce même mois, la police découvrit un vaste complot qui devait éclater le 19 février 1870, jour anniversaire de la fête de l'empereur et de l'abolition du servage. Cette vaste conspiration, qui étendait ses ramifications dans les principales villes de l'empire, était dirigée par un comité occulte, à la tête duquel se trouvait, disait-on, Bakounine, résidant alors en Suisse. D'après l'accusation, les conjurés, profitant du mécontentement des paysans, voulaient les faire soulever, dans le but de massacrer l'empereur, les nobles, les partisans du régime autocratique et les Allemands. De nombreuses arrestations furent opérées parmi les étudiants, notamment parmi ceux d'Odessa, qui avaient voulu, dit-on, faire périr le czar à son retour de Livadia, en enlevant les rails du chemin de fer. Ce procès, dont l'instruction fut secrète, se termina en 1870 par de nombreuses condamnations.

Au début du conflit diplomatique qui eut lieu en juillet 1870 entre la France et la Prusse, à l'occasion de la candidature du prince de Hohenzollern au trône d'Espagne, M. de Bismarck obtint du czar qu'il conserverait la neutralité si la guerre éclatait, et, en échange de cette neutralité, il promit au prince Gortschakoff de laisser la Russie libre de modifier à son avantage les conventions du traité de Paris sur la question d'Orient. Après la chute du gouvernement aussi inepte que coupable qui, sans alliance, venait de jeter la France dans la plus terrible succession de désastres, M. Thiers fut chargé par le gouvernement de la Défense nationale d'une mission auprès des grandes puissances, dans le but d'obtenir une intervention utile en faveur de la paix. Il arriva en octobre 1870 à Saint-Pétersbourg et obtint une audience du czar. Alexandre II, tout en lui affirmant qu'il n'interviendrait pas par les armes en faveur de la France, se déclara prêt à lui donner son appui dans les négociations à entamer avec la Prusse, lui promettant, en outre, de faire son possible pour que la France fît en territoire et en argent les moindres pertes possibles. Enfin, l'empereur Alexandre fit demander au roi Guillaume, à Versailles, la faculté pour M. Thiers d'entrer à Paris pour se procurer le pouvoir de signer un armistice, qu'il irait ensuite négocier à Versailles même. Comme on le sait, cette tentative de négociation de paix échoua. L'empereur Alexandre, jugeant le moment opportun pour mettre à néant les clauses du traité de Paris qui lui étaient contraires, fit adresser par son ministre Gortschakoff, le 31 octobre 1870, une circulaire diplomatique dans laquelle il déclarait que la Russie ne se regardait plus comme liée par les engagements de 1856s. La France étant en ce moment écrasée, l'Angleterre se trouvait dans l'impossibilité complète de s'opposer aux exigences du czar. Un congrès fut tenu à Londres, en l'absence du représentant de la France, et Alexandre II obtint, par la convention du 23 mars 1871, tout ce qu'il demandait. Le czar, qui devait à la Prusse d'avoir pu déchirer le traité de Paris, félicita chaleureusement son oncle, le roi Guillaume, de ses victoires et s'empressa de lui reconnaître le titre d'empereur d'Allemagne. Il saisit l'occasion de la fête de l'ordre de Saint-Georges pour porter un toast à l'empereur Guillaume. « Je désire et j'espère, dit-il, voir durer dans les âges futurs l'amitié cordiale qui nous unit, ainsi que la fraternité guerrière des deux armées, fraternité qui a commencé depuis de longues années; j'y vois la meilleure garantie de la paix et de l'ordre légitime en Europe. » Grâce à l'habile politique de M. de Bismarck, une alliance complète s'était faite entre les cours de Berlin et de Saint-Pétersbourg, en vue du maintien des avantages acquis par la guerre de 1870. Le chancelier de l'empire d'Allemagne voulut, en outre, rallier l'Autriche à cette politique, qui avait pour but le maintien de la paix et l'annihilation de la France, réduite à une impuissance définitive et menacée d'un écrasement total si elle entreprenait jamais de reconquérir ses provinces perdues. Ce fut pour cimenter la triple alliance que le czar se rendit, le 5 septembre 1872, à Berlin, où, pendant plusieurs jours il eut de longs entiens avec les empereurs d'Allemagne et d'Autriche. Au mois de juin de l'année suivante, il fit un voyage à Vienne, où il fut l'objet d'attentions et d'égards tout à fait extraordinaires. Cette même année 1873, Alexandre II envoya une nouvelle expédition en Asie, expédition dirigée contre le kan de Khiva et qui eut pour résultat de rendre encore plus menaçant pour l'Angleterre le développement de la puissance russe en Asie. Le 1er janvier 1874, il réorganisa par un ukase l'armée russe et rendit le service militaire obligatoire pour toute la population masculine, sans distinction de race. Quelques jours après, il réorganisa l'administration et la surveillance des écoles populaires. Au mois de juillet, il prit l'initiative d'un congrès qui se réunit à Bruxelles, avec mission de chercher les moyens d'adoucir les fléaux de la guerre. Cette même année, il se rendit à Berlin et de là passa en Angleterre (mai 1874) pour y voir sa fille, qui avait épousé le duc d'Edimbourg, un des fils de la reine Victoria. A son retour, il s'arrêta de nouveau à Berlin, où il revint encore au mois de mai de l'année suivante. A cette époque, les relations diplomatiques étaient très-tendues entre les cabinets de Versailles et de Berlin, et l'on put craindre un instant une agression menaçante de la part de la Prusse; mais le czar, dit-on, intervint en faveur de la paix, et grâce à lui l'éventualité d'une nouvelle guerre fut écartée. L'insurrection de l'Herzégovine et de la Bosnie qui eut lieu en 1875 vint mettre de nouveau à l'ordre du jour la question orientale, qui devait bientôt prendre un caractère menaçant. Le czar se joignit à l'Autriche et à la Prusse pour demander à la Turquie des réformes nécessaires, toujours promises et toujours ajournées. Au commencement de 1876, le bruit courut que, la santé de l'empereur s'étant depuis longtemps altérée, il avait résolu d'abdiquer; mais il n'en fut rien. Alexandre II fit, au mois de mai 1876, un nouveau voyage à Berlin. Au mois de juillet suivant, il eut avec l'empereur d'Autriche une entrevue à Reichstadt, dans le but de s'entendre sur la conduite à tenir dans les affaires d'Orient, qui s'étaient singulièrement compliquées par suite de la guerre de la Serbie et du Monténégro contre la Turquie et des massacres de Bulgarie. Les deux empereurs décidèrent d'adopter le principe de non-intervention pour le moment actuel, se réservant d'agir après entente avec les grandes puissances, si les circonstances en démontraient la nécessité. L'empereur Alexandre se rendit à Livadia pour y passer la saison. Tout en protestant de ses intentions pacifiques, il laissa des officiers et des soldats russes prendre du service dans l'armée serbe et y exercer une influence prépondérante. Après l'échec subi par les Serbes devant Alexinatz (1er septembre), il envoya le maréchal Manteuffel en mission à Berlin, puis il dépêcha le général Soumarokoff à Vienne pour demander à l'empereur d'Autriche qu'il intervînt par les armes, de concert avec lui, en Turquie, afin d'imposer la paix à la Porte et de la contraindre à exécuter les réformes promises. Le gouvernement autrichien refusa de prendre part à une intervention armée et proposa la réunion d'un congrès. Tout en continuant d'affirmer son intention de concourir à la paix sans compliquer la question de vues personnelles, le czar a mis son armée sur pied de guerre et tout préparé pour qu'elle fût prête à entrer immédiatement en campagne.

Dans une allocution qu'il prononça à Moscou le 10 novembre, le czar déclara que, si la Porte ne faisait pas droit à ses demandes en ce qui concernait le sort des chrétiens, il en appellerait au sort des armes; ce discours produisit en Europe une sensation d'autant plus vive qu'en ce moment même M. Disraeli prononçait à Londres un discours non moins belliqueux. Un instant on put craindre que la guerre n'éclatât. Par bonheur, les grandes puissances avaient décidé qu'elles enverraient à Constantinople des ministres plénipotentiaires pour négocier un accord avec la Porte. Pendant les conférences, qui durèrent du 23 décembre 1876 au 20 janvier 1877, le czar parut revenir à des sentiments plus pacifiques; l'effervescence belliqueuse qui régnait en Russie s'était à peu près calmée, et, après l'échec des négociations, l'empereur Alexandre se borna à faire adresser aux puissances, par son chancelier, une circulaire qui permettait d'espérer que, pour un temps plus ou moins long encore, la question d'Orient ne serait pas tranchée par les armes.

L'empereur Alexandre II a épousé, le 28 avril 1841, la princesse Maximilienne-Wilhelmine-Auguste-Sophie-Marie de Hesse, née le 8 août 1824 et fille du grand-duc de Hesse, Louis II. En se mariant, elle prit les noms de Marie-Alexandrovna. De ce mariage, le czar a eu plusieurs enfants : 1o ALEXANDRE, grand-duc héritier, né le 10 mars 1845, marié le 9 novembre 1866 à la princesse Marie-Sophie-Frédérique Dagmar de Danemark, née en 1847; 2o le grand duc WLADIMIR, né en 1847, marié en 1874 à la princesse Marie de Mecklembourg, née en 1854; 3o le grand-duc ALEXIS, né en 1850; 4o la grande-duchesse MARIE, née en 1853, mariée en 1874 au prince Alfred d'Angleterre, duc d'Edimbourg; 5o le